

TROIS RESSOURCES POUR L'INTELLECTUALITÉ COMMUNISTE CONTEMPORAINE

« Ressources » ?

À quel titre faudrait-il des ressources pour une intellectualité communiste renouvelée au XXI^e siècle ?

Il y a forcément des ressources non-politiques à l'intellectualité politique, des ressources qu'on dira, au choix, idéologiques, culturelles ou intellectuelles : l'*autonomie* relative de la politique et de son intellectualité propre par rapport aux déterminations sociales et étatiques ne constitue pas exactement une *indépendance*.

Ce principe s'oppose à une conception strictement autarcique de la politique et de son intellectualité, alors conçues comme constituant une monade leibnizienne, une pure intériorité repliée sur elle-même, sans ouvertures (« sans portes ni fenêtres ») et sans interaction avec quelque environnement extérieur que ce soit.

A contrario, nous partons ici de deux affirmations :

1. Il nous faut une intellectualité politique, c'est-à-dire une réflexion politique argumentée, sur les orientations et pratiques politiques : l'action politique et ses modes propres d'organisation ne sauraient se passer de réflexion théorique.
2. Une telle réflexion ne saurait procéder ex nihilo : réfléchir sur les manières qu'a l'humanité d'organiser une pensée collective d'elle-même doit tirer parti de toutes les modalités existantes de pensée engagées par cette unique humanité (dans les sciences, dans les arts, dans les rapports amoureux et bien sûr dans sa longue histoire politique).

Les trois sources du marxisme

En 1908, à l'occasion des 25 ans de la mort de Marx, Kautsky a avancé l'idée que le marxisme avait fait la synthèse « *de la pensée allemande, de la pensée française et de la pensée anglaise* » - plus précisément de la science économique anglaise, de la pensée politique française et de la pensée intellectuelle allemande (artistique et philosophique).

En 1913, cette fois pour le trentième anniversaire de la mort de Marx, Lénine expose « *les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme* ».

- 1 Le marxisme a une philosophie : le matérialisme, d'origine grecque, que Marx parachève en un *matérialisme dialectique* par référence à la philosophie allemande de son temps (celle de Hegel puis de Feuerbach).
- 2 Le marxisme dispose d'une théorie économique (dont la théorie de la plus-value constitue la pierre angulaire) qui continue et développe l'économie politique anglaise de son temps (celle de Smith et Ricardo).
- 3 Le marxisme engage la doctrine, historiquement fondée, de la lutte des classes, doctrine apte à dépasser le socialisme utopique français de son temps (celui de Saint-Simon à Fourier).

Au début du XXI^e siècle, ces sources, vieilles de deux siècles, s'avèrent politiquement taries (voir, depuis les années 1980, la péremption du matérialisme historique et la désuturation de la politique à la philosophie comme à la science et à l'histoire).

Il nous faut donc reprendre à nouveaux frais.

Nouvelles ressources

Pour cela, il nous faut de nouvelles sources, qui soient aussi des sources de type nouveau (c'est-à-dire des sources en un nouveau sens du mot « source »). Appelons cela des *ressources*.

D'où la proposition de trois ressources pour l'intellectualité communiste au XXI^e siècle.

1. Non plus le socialisme utopique français, mais **la Révolution communiste chinoise** à partir de 1958 jusqu'à 1976.
2. Non plus la philosophie dialectique allemande au début du XIX^e siècle, mais **les philosophies françaises du subjectif** à la fin du XX^e.
3. Non plus l'économie politique anglaise, mais – contraste maximal – **les mathématiques modernes** (depuis 1820-1830).

Et leur nouage...

Il faut également nouer ces trois ressources, sans se contenter de les juxtaposer. En effet :

- pour tirer politiquement parti des mathématiques modernes, il nous faut la philosophie – singulièrement les philosophies françaises du subjectif ;
- pour tirer politiquement parti aujourd'hui de la Révolution communiste chinoise, l'éclairage des mathématiques modernes peut être précieux : par exemple (voir plus loin) en matière de révolution par adjonction-extension, d'obstruction, de singularités, d'orientation...
- pour tirer politiquement parti des philosophies françaises du subjectif, il faut prendre en compte la Révolution communiste chinoise et son traitement des rapports idéologie/politique.

L'enjeu de ce nouage est de dégager les nouvelles catégories de l'intellectualité communiste susceptibles de soutenir, au XXI^e siècle, l'émergence d'une nouvelle pensée politique du communisme.

Rapports intellectuels à ces trois ressources

Il est aujourd'hui difficile de se prononcer précisément sur les rapports intellectuels qu'il nous faut entretenir avec ces trois ressources car ces rapports dépendent étroitement de la nature particulière de chacune de nos trois ressources.

Ainsi, pour l'intellectualité communiste, le rapport à la Révolution communiste chinoise peut prendre la forme de *leçons* politiques à tirer alors que son rapport aux mathématiques modernes ne saurait prendre une telle forme : il s'y agira plutôt de *raisonances* c'est-à-dire de résonances entre deux rationalités de types différents (puisque la politique communiste ne saurait plus être conçue comme étant de nature scientifique) ; et concernant le rapport aux philosophies, on parlera plutôt d'*adossements*.

Examinons donc plus en détail chacune de ces trois ressources.

I – La révolution communiste chinoise

Comme pour les deux autres, le choix de cette ressource ne va pas de soi et procède donc de prises de parti qu'il nous faut préciser.

1. **Premier parti pris** : on propose de comprendre la Révolution culturelle à partir des Communes populaires, de 1958 donc.

Notons que cette disposition n'est guère à l'œuvre dans les références militantes d'aujourd'hui à la Révolution culturelle (tout spécialement de la part d'Alain Badiou, de Cécile Winter et d'Alessandro Russo)

2. **Deuxième parti pris** : on propose d'embrasser l'ensemble de la séquence 1958-1976 comme composant une seule Révolution proprement communiste.

Comme on le verra mieux dans cette revue au fur et à mesure de l'étude du livre d'Alessandro Russo sur la Révolution culturelle, ceci permet de mieux comprendre toute une série de questions sur cette séquence 1958-1976. Par exemple :

- Quel rapport politique exact entre deux nouveautés politiques simultanées en 1958 : d'un côté, le Grand bond en avant (décidé et dirigé centralement par le Parti communiste chinois) et d'un autre, le surgissement événementiel et local des Communes populaires (en Chine du sud et bientôt dans tout le pays) ?
- Pourquoi à l'été 1966 Mao a-t-il lancé la Révolution culturelle ?
- Pourquoi pour ce faire s'est-il principalement appuyé sur les étudiants – les futurs Gardes rouges – plutôt que directement et centralement sur les ouvriers ?
- Quel rapport y a-t-il entre l'échec de la Commune de Shanghai fin février 1967 (conduisant à la fin des Comités révolutionnaires) et la réussite des Communes populaires ?
- Pourquoi l'échec, acté le 28 juillet 1968 (fin des Gardes rouges), des organisations politiques indépendantes du PCC ?
- Pourquoi les trois dernières campagnes de masse lancées par Mao en 1975-1976 ?

L'hypothèse de travail sera ici de comprendre tout cela à la lumière des Communes populaires, saisies comme basse continue ou *cantus firmus* de la polyphonie communiste pendant toute cette période.

3. **Troisième parti pris** : on nomme *Révolution communiste* cette séquence 1958-1976.

Cette nomination ne va pas de soi :

- elle qualifie toute cette séquence comme *révolution* et fait donc un usage politiquement affirmatif de cette catégorie au lieu, comme d'autres, de la liquider ;
- elle qualifie cette révolution comme ayant été intrinsèquement *communiste* et non plus seulement comme ayant été faite par des communistes.

4. **Quatrième parti pris** : on nomme ainsi ce dont on va se tenir héritier - aujourd'hui l'intellectualité communiste implique une reprise de la catégorie de *révolution*, préalablement étendue à une révolution de type nouveau qu'on appelle *révolution communiste*.

Détaillons cela.

Catégorie politique de *révolution*

La révolution ne se limite pas à une insurrection

Reprendre à son compte la catégorie de *révolution* implique de la distinguer clairement de celle, réductrice, d'*insurrection*.

L'enjeu des différentes révolutions qui se sont succédé à partir de 1927 en Chine sous la direction de Mao n'est aucunement intelligible sous le signe de l'insurrection : ce sont précisément les échecs en 1926-1927 des insurrections urbaines de Shanghai ¹ et de Canton ² qui ont conduit Mao à réorienter la politique communiste en Chine vers une révolution interrompue et par étapes :

- révolution de l'ensemble des rapports sociaux du pays : rapports de production (de propriété, de travail - divisions sociales -, de distribution...), rapports d'habitation et d'éducation, rapports organisationnels... ;
- révolution en trois étapes : *démocratique* (1927-1949), *socialiste* (1953...), *communiste* (au sein de la précédente à partir de 1958).

¹ Trois insurrections successives : 24 octobre 1926, 22 février 1927, 21 mars 1927

² Décembre 1927. Sur la perspective bolchévique de l'insurrection, lire *L'insurrection armée* de A. Neuberg (1931)

Orientation communiste

Comme détaillée dans un article spécifique, l'orientation communiste intrique quatre dimensions :

1. une révolution des **rapports sociaux de production**, donc des rapports de propriété, des divisions sociales du travail (travail manuel/intellectuel) et des rapports de distribution, contre l'appropriation privée des grands moyens de production et la gestion capitaliste de tous ces rapports sociaux ;
2. une révolution des **rapports sociaux d'habitation**, donc des divisions sociales de l'espace et de la contradiction villes/campagnes, contre la gestion étatique de ces rapports sociaux ;
3. une révolution des **rapports entre les peuples et leurs pays** et donc des divisions de l'unique humanité en différents peuples et pays, contre la concurrence entre pays, la rivalité entre les peuples et les guerres entre États ;
4. *last but not least*, une révolution des **organisations politiques** aptes à opérer ces révolutions, en vue de faire dépérir les États et leurs monopoles gestionnaires

Conception communiste de la révolution

Appelons donc *Révolution* toute intrication des quatre dimensions révolutionnaires au principe de l'orientation communiste.

Cette caractérisation suffit à indiquer qu'une telle Révolution ne saurait se réduire à une insurrection montant à l'assaut d'un État bourgeois pour prendre le pouvoir : la prise du pouvoir n'est pas la fin de la Révolution mais tout au contraire son point de départ car l'enjeu fondamental d'une telle Révolution est la révolution, ininterrompue et par étapes, de tous les rapports sociaux.

En ce sens, la révolution bolchevique aurait dû vraiment commencer en 1928 quand il s'est agi de collectiviser les campagnes, soit paradoxalement au moment même où Staline déclarait que « *la Révolution est finie* » !

Tout de même, une telle Révolution ne saurait se mesurer au seul développement des forces productives (même si elle peut bien sûr le favoriser ³).

Révolution « communiste » ?

Qu'est-ce alors qui légitime d'appeler *communiste* cette révolution et de la différencier ainsi des deux précédentes révolutions chinoises dirigées par les mêmes communistes et le même Parti communiste ?

C'est le fait qu'elle touche centralement aux quatre dimensions de l'orientation communiste en engageant une étape de type nouveau.

En Chine, une telle révolution ininterrompue et par étapes a ainsi connu trois séquences :

- A. une révolution **démocratique** (1928 ⁴-1949) ;
- B. une révolution **socialiste** (1953 ⁵...) ;
- C. une révolution **communiste** (1958-1976).

Notons que ces trois révolutions ont pris successivement trois formes différentes :

³ Voir le livre de Rémy Herrera sur le développement des forces productives chinoises depuis 1949 : *Dynamique de l'économie chinoise. Croissance, cycles et crises de 1949 à nos jours* (2021, Éditions Critiques)

⁴ Notons qu'en 1928, deux orientations politiques se mettent en place, partageant durablement les Partis communistes existants : en Union soviétique, une construction du socialisme (premier plan quinquennal 1928-1932) sous le signe déclaré par Staline d'une « fin de la Révolution » ; en Chine, une révolution démocratique basée sur l'émancipation politique des campagnes et des paysans...

⁵ La période 1949-1952 est plutôt une période de transition (assurant la fin, sur le territoire national, de la guerre de libération, la conquête en 1950 des îles restées à l'écart et affrontant ensuite la guerre de Corée...)

La séquence 1953-1957 est celle du premier Plan quinquennal chinois, basé sur des nationalisations d'usines (après la Révolution démocratique, il restait en effet une bourgeoisie nationale possédant de gros moyens de production), sur la réforme agraire et la généralisation des coopératives paysannes (essentiellement de premier type)...

- la révolution *démocratique* a essentiellement opéré par **abandon-déplacement** (elle s'est engagée par abandon des villes pour se déplacer à la campagne en vue d'y créer des zones libérées, bientôt aptes à « encercler les villes par les campagnes ») ;
- la révolution *socialiste* a plutôt opéré par **destruction-reconstruction** (elle s'est concentrée sur la destruction de l'ancien État pour reconstruire un État de type socialiste) ;
- la révolution communiste, enfin, a opéré essentiellement par **adjonction-extension** (dans les campagnes, elle a adjoint – et pas seulement ajouté – au socialisme existant les Communes populaires puis étendu cette révolution aux villes – d'où cette fois la Révolution culturelle proprement dite).

Une révolution de type nouveau

Communes populaires

Mais en quoi les Communes populaires, qui de facto ont événementiellement mis cette révolution communiste à l'ordre politique du jour de la Chine, se sont-elles attaquées à révolutionner d'une toute nouvelle manière les rapports sociaux ?

Les Communes populaires l'ont fait en intriquant :

- une révolution des **rapports sociaux de production** à la campagne et donc de la division sociale du travail, et ce de différentes manières :
 - révolution des rapports de propriété par passage des coopératives aux Communes populaires selon une collectivisation des terres inaugurant une « propriété du peuple entier » (différente d'une propriété étatique par nationalisation).
 - révolution par transformation de la division sociale du travail (voir le tout nouveau partage des tâches au sein des Communes populaires).
 - révolution par transformation du rapport social entre agriculture et industrie (la Commune populaire assurant de petits travaux industriels, etc.).
- une révolution des **rapports sociaux de distribution** à la campagne : voir ainsi le passage du principe socialiste « *De chacun selon ses capacités à chacun selon son travail* » au principe communiste « *De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins* » ;

Une matérialisation exemplaire de ce passage se trouve dans la mise en place de cantines gratuites pour tous (cantines qui vont précisément faire l'objet de combats politiques acharnés).
- une révolution des **rapports sociaux d'habitation** dans les campagnes et ce faisant de la division sociale de l'espace ;

De facto, les Communes populaires se sont attaquées à la contradiction villes/campagnes, qui avait été exacerbée lors de la révolution socialiste plutôt que réduite.
- une révolution des **rapports politiques à l'État** ;

La Commune populaire se met en effet à assurer des fonctions (précédemment étatiques) d'éducation, de soins, d'assistance sociale, d'administration locale, de milices...
- enfin une révolution dans les formes d'**organisation politique de masse** ;

L'organisation politique de tout ceci a nécessité la mise en place de nouvelles formes d'organisation de masse, aptes à donner forme au mouvement de masse pour le communisme, sans le réduire à un appendice du Parti communiste.

Révolution non programmée, événementiellement engagée...

Cette troisième Révolution (de type éminemment moderne puisque par adjonction-extension⁶) est engagée par un événement stricto sensu fin avril 1958 qui n'avait été nullement planifié par les communistes chinois.

Notons que les communistes chinois, à commencer par Mao, ont bien saisi

- qu'il s'agissait là d'un **événement inattendu** ;
- qu'il s'agissait là d'une toute nouvelle étape – d'une **étape de type nouveau** - dans la révolution ininterrompue et par étapes que les communistes dirigeaient en Chine depuis 1928.

Contentons-nous ici d'illustrer ces deux points par un florilège de citations.

« Événement »

- « Les Communes populaires sont une chose très importante. La mise en place des Communes populaires sera à peu près faite au mois de septembre. Il semble que c'est un mouvement irrésistible, il n'y a pas moyen de l'arrêter. Vous leur demandez de ralentir, mais cela ne marche pas. Il nous faudra l'hiver et le printemps pour éclaircir certains problèmes et renforcer cette structure. Cette affaire doit être menée avec soin, d'une manière positive et avec enthousiasme. La Grande Commune⁷ est une particularité des Communes populaires. C'est **un événement récent**, apparu ses derniers mois. » Mao (9 septembre 1958)
- « Le mouvement de création des Communes populaires qui s'est développé dans les zones rurales de la Chine il y a quelques mois doit être considéré comme **un événement** de grande signification historique. » Communiqué de la 6^e session plénière du Comité Central du PCC (10 décembre 1958)
- « Une nouvelle organisation sociale est apparue, fraîche comme un soleil matinal. » Résolution du CC du PCC (10 décembre 1958)
- « Nous n'avions pas prévu la création des Communes populaires lors de la Conférence de Chengdu, en avril, ni lors du Congrès du Parti en mai. En réalité, elles avaient fait leur apparition dès avril au Henan⁸, mais en mai, juin et juillet, on n'en savait encore rien. Ce n'est qu'au mois d'août, quand, à la Conférence de Beidahe, on prépara une résolution les concernant, qu'on en a eu connaissance. Il s'agit d'un événement très important : nous avons trouvé là une forme d'édification du socialisme qui facilitera le passage de la propriété collective à la propriété par le peuple, et qui rendra plus aisé le passage de la propriété par le peuple sous le socialisme à la propriété par le peuple sous le communisme. Elle permettra aux ouvriers, aux paysans, aux commerçants, aux étudiants et aux soldats de mener à bien de grandes réalisations ; quand on est nombreux, il est plus facile de réaliser de grandes choses. [...] **Certains événements heureux peuvent se produire d'une façon inattendue** : c'est le cas des Communes populaires, dont l'apparition en avril n'avait pas été prévue et qui ne furent l'objet d'une décision officielle qu'en août. En quatre mois, elles étaient établies dans l'ensemble du pays ; il s'agit maintenant de rectifier leur organisation. » Mao (19 décembre 1958)

Caractère proprement « communiste »

- L'enjeu des Communes populaires, « qui combinent en un tout l'industrie (les ouvriers), l'agriculture (les paysans), l'échange (le commerce), la culture et l'éducation (les étudiants) et les affaires militaires (les soldats) », est « d'explorer un chemin concret du **passage au communisme** », transformant la propriété collective en propriété du peuple entier, le système de répartition socialiste « de chacun selon ses capacités à chacun selon son travail » en système de **répartition communiste** « de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins », limitant « la fonction de l'État à protéger le pays contre une agression de l'extérieur » en sorte que cet État « ne joue plus aucun rôle sur

⁶ Toute la mathématique moderne, à partir de 1830, est une révolution de la mathématique classique (XVII^e-XVIII^e) qui opère principalement par *adjonction-extension* (voir Galois) et seulement secondairement par *destruction-reconstruction* ou par *abandon-déplacement* (voir Cauchy).

⁷ La Grande Commune est une seule commune pour tout un *xian* (subdivision administrative de troisième niveau : *district* ou *comté*), par opposition aux autres communes établies à raison de plusieurs par *xian*. La gestion de ces Communes s'étant révélé impossible, leur taille fut réduite par la suite.

⁸ Les premières Communes se sont constituées dans le Henan, à partir de la fusion de plusieurs coopératives de production avancées. La première s'est formée le 27 avril 1958, dans le district de Suibing, en prenant le nom de « Weoxing » (*Spoutnik*) ; elle réunissait 27 petites coopératives, comptant 9.300 foyers soit 43.000 habitants.

le plan intérieur. » Résolution du CC du PCC sur l'établissement des communes populaires à la campagne (29 août 1958)

- « *Est-ce que les Communes populaires représentent une violation de la Constitution ? La fusion des organes de l'administration locale avec la direction de la Commune populaire n'a pas été adoptée par l'Assemblée nationale, pas plus qu'il n'en est fait mention dans la Constitution.* ⁹ *La Constitution est dépassée sur plusieurs points, mais pour le moment, elle ne sera pas révisée. Quand nous aurons dépassé les États-Unis, nous rédigerons une autre Constitution. [...] La transition vers le communisme nécessitera une période de quinze, vingt années ou davantage. Pour établir la propriété par le peuple sous le socialisme, il sera nécessaire d'attendre au minimum trois ou quatre ans, c'est-à-dire jusqu'au deuxième Plan quinquennal, au maximum cinq ou six ans, c'est-à-dire jusqu'au troisième Plan.* » Mao (12 décembre 1958)

II – Les philosophies françaises du subjectif

Soutenons que l'intellectualité politique ne saurait se passer de philosophie sans courir de graves dangers de sclérose et de repli intellectuels.

Ce faisant, il ne s'agit plus – sources de type nouveau obligent ! – de doter la politique communiste d'une philosophie spécifique (comme Lénine pouvait l'envisager pour le marxisme). Il ne s'agit donc pas de disposer la nouvelle politique communiste sous condition d'un matérialisme philosophique renouvelé. Il s'agit plutôt de poser que s'orienter politiquement dans le monde contemporain implique de s'orienter dans la pensée contemporaine et, qu'en ce point, la philosophie est d'un apport précieux.

Privilégions pour ce faire certaines philosophies contemporaines : celles qui dégagent la dimension proprement subjective de toute pensée plutôt que son ajustement objectif (attestable et vérifiable) au monde tel qu'il est. Le projet politique communiste implique en effet de caractériser des possibles là où le monde contemporain ne parle que d'impossibilités. Par là l'objectivité de la pensée communiste s'avère de type nouveau : son regard stratégique n'est pas enfermable dans une conformité empirique ou pragmatique à ce qu'il y a. Pour autant cette ambition stratégique et globale n'est pas un utopisme indifférent à ce qu'il y a ; elle se veut matérialiste en un sens renouvelé qu'indique le slogan « *il n'y a pas que ce qu'il y a* ».

Autrement dit, la politique communiste doit s'adosser à une conception proprement contemporaine de ce que matérialisme veut dire en y incorporant un matérialisme du subjectif, et plus seulement de la conscience réflexive.

En ce sens, la proposition est qu'au XXI^e siècle l'intellectualité communiste s'adosse aux philosophies françaises s'emparant à nouveaux frais de ce que subjectif – sujets individuels et Sujets collectifs - veut dire : positions subjectives, subjectivations, procès subjectifs, sujets de l'angoisse, Sujets de vérités ; il en va d'un adossement matérialiste de type nouveau pour l'intellectualité communiste.

Les philosophies en question

De quelles philosophies s'agit-il ici exactement ?

En première instance, on privilégiera les philosophies de Bachelard, Sartre, Lacan et Badiou. Mais cela n'en exclut pas d'autres, plus délimitées (par exemple celle de Lautman, plus centrée sur le travail mathématique de pensée, ou celle de Lévi-Strauss, plus centrée sur l'anthropologie), ou plus latérales (par exemple celles de Henri Lefebvre et de Louis Althusser).

Bachelard

Prenons la philosophie de **Gaston Bachelard** : elle se déploie en deux volets apparemment disjoints, quasi-parallèles : d'un côté une épistémologie de la science moderne, essentiellement centrée sur les sciences de la Nature ; de l'autre une poétique de l'imaginaire. D'un côté les notions d'obstacle et de rupture épistémologiques (qu'Althusser reprendra pour mieux opposer un Marx « préscientifique » de 1844 au Marx « scientifique » du *Capital*), l'idée que la loi prime sur le fait (non l'inverse), la fonction de

⁹ L'organisation des Communes et la fusion de l'administration du gouvernement local sous la direction de la Commune ne seront intégrées à une nouvelle Constitution étatique qu'en 17 janvier 1975.

connaissance apportée par l'erreur ; de l'autre la primauté de l'imagination et de la rêverie dans l'appréhension humaine des matières et dans sa puissance créatrice de vérités poétiques.

Au total, un matérialisme de type nouveau dont le sujet humain est centralement créateur (plutôt qu'il n'en est un récepteur ou un reflet second) qui intrique travail imaginaire (plutôt dynamique et traditionnellement d'ordre poétique) et travail symbolique (plutôt statique et traditionnellement d'ordre scientifique) pour toucher à quelque réel.

Autant de considérations stimulantes pour concevoir ce qu'intellectualité politique veut aujourd'hui dire s'il est vrai que celle-ci doit intriquer à sa manière une imagination des possibles politiques et une symbolisation (formulation langagière et formation organisationnelle) de ce qui, de ces possibles, doit être mis à l'ordre du jour pour que la politique concernée touche au réel des situations prises en compte.

À ce titre, la philosophie de Bachelard (comme les autres philosophies mentionnées) peut aider les communistes à politiquement s'orienter dans la dialectique des effectivités et des possibilités du monde contemporain, dans les rapports de l'imaginaire communiste à sa mesure organisationnelle en sorte d'avoir prise effective sur les situations en jeu.

Et les autres...

Tout de même, l'intellectualité communiste contemporaine peut tirer parti d'un adossement :

- à l'anthropologie philosophique de **Claude Levi-Strauss**, par exemple pour repenser cette « différence anthropologique » que les partisans d'un « communisme de tous les vivants » s'attache à déconstruire, pour valoriser un matérialisme du bricolage intellectuel contre une conception positiviste et scientiste du matérialisme ou encore pour mieux comprendre l'appariement de la pensée tragique à la pensée mythologique...¹⁰
- à la philosophie de **Jean-Paul Sartre** (celle de *L'être et le néant*, sans doute plus que celle de *Critique de la raison dialectique*), entre autres pour ses dialectiques de la décision a priori et de la délibération a posteriori, de la mobilisation et de la motivation, mais aussi pour sa problématique de la conscience s'il est vrai que, comme l'écrit par exemple Levi-Strauss¹¹, « la critique de la conscience ne conduit pas logiquement à renoncer à la pensée consciente : faire œuvre de connaissance, c'est prendre conscience. » ;
- à l'antiphilosophie de **Jacques Lacan**, pour engager par exemple une dialectique du sujet individuel de l'angoisse et du Sujet collectif de vérités, voire une problématique de l'inconscient politique.
- à la philosophie d'**Alain Badiou** bien sûr dont tant d'entre nous sont directement redevables pour sa théorie de l'événement et de la généricité, des Sujets et des procédures de vérités, etc.

III – La pensée mathématique moderne

Venons-en à la troisième ressource proposée : la pensée mathématique moderne et contemporaine.

Ce point est tout nouveau : en effet, la pensée politique communiste a presque intégralement ignoré la pensée mathématique moderne !

¹⁰ Voir en ce point sa « formule canonique du mythe »...

¹¹ *L'homme nu ; Mythologiques IV*

Marx

Les Manuscrits mathématiques de Marx (traduction Alain Alcouffe ; Économica ; 1985)

1. Les *Manuscrits mathématiques* ont été rédigés par Marx en 1881 à destination de Engels, deux ans donc avant sa mort. L'intérêt de Marx pour les mathématiques s'est manifesté dès la fin des années 1840. La première mention explicite de son travail mathématique se trouve dans une lettre du 11 janvier 1858. À partir des années 1860, son intérêt pour les mathématiques a été constant.
2. Il ne s'agit pas, pour Marx, d'étudier les mathématiques pour les appliquer à l'économie politique. Il ne s'agit pas non plus de formaliser mathématiquement l'économie. Les *Manuscrits mathématiques* ne contiennent pas d'examen des possibilités d'application des mathématiques aux sciences sociales. Et quand Marx y parle de pratique, c'est alors de pratique intra-mathématique (expérimentation mathématique par tâtonnements), opposée aux abstractions théoriques.¹² Engels d'ailleurs lui reproche (lettre du 30 mai 1864¹³) de trop recourir à la pratique des exemples numériques plutôt qu'à des formulations générales (algébriques). Marx a étudié les mathématiques pour se détendre, dans ses loisirs. Il aimait les mathématiques pour elles-mêmes, non pour leur « utilité » exogène : « *Je fais de l'algèbre pour calmer mon impatience.* » (6 mai 1859) « *La seule activité grâce à laquelle je puisse conserver la tranquillité d'esprit indispensable, ce sont les mathématiques.* » (23 novembre 1860) « *Pendant mes loisirs, je fais du calcul différentiel et intégral.* » (6 juillet 1863) « *Dans les intervalles, puisqu'on ne peut écrire sans interruption, je fais du calcul différentiel dx/dy .* » (20 mai 1865)
3. Sa motivation plus spécifique pour l'étude du calcul différentiel (alors conçu comme calcul infinitésimal) est liée à son étude de Hegel lequel a donné au calcul infinitésimal une grande importance dans sa *Science de la Logique*. Il s'agit donc pour Marx d'une motivation d'ordre philosophique et intellectuelle, et non pas « utilitaire ».
4. Marx a essentiellement étudié l'arithmétique (mais il admet n'y rien comprendre : « *l'arithmétique m'est toujours restée étrangère.* »), l'algèbre et surtout le calcul différentiel mais dans leurs versions classiques, c'est-à-dire précisément celles que Hegel avait lui-même utilisées : Marx n'a pas connu les mathématiques postérieures à 1813.
5. Hegel a composé sa *Science de la Logique* pendant un suspens du développement mathématique, alors en panne (relative) entre les mathématiques classiques (en crise) et les mathématiques modernes (pas encore engagées), au moment même où nombre de grands mathématiciens désespéraient des mathématiques.
6. Marx a tout ignoré des mathématiques modernes, en particulier de la refonte par Cauchy du calcul différentiel et de l'analyse.

Brossons à grands traits le portrait de Marx en amateur de mathématiques.

Marx s'est intéressé à la mathématique, comme délassement et distraction.

¹² Il n'y a donc pas chez lui de conception empiriste des mathématiques comme théorisation de la pratique humaine spontanée, a contrario donc d'une conception gauchiste puis droitiste qui, dans la Révolution culturelle chinoise, va malheureusement interpréter la pratique maoïste en matière de mathématiques comme une simple application des mathématiques à la physique et à l'économie...

¹³ « *Je doute aussi qu'il soit pratique de traiter des choses telles que les racines, les puissances, les séries, les log., etc., même à un niveau élémentaire, uniquement avec des chiffres (sans le moindre recours à l'algèbre et, en fait, sans même présupposer des connaissances élémentaires en algèbre). Si bon que soit le recours à des exemples chiffrés pour donner une illustration de la théorie, il me semble dans le cas présent qu'en se limitant à des nombres, on rend les choses moins visibles qu'avec une simple démarche algébrique par $a+b$, précisément parce que l'expression générale dans sa forme algébrique est plus simple et plus visible et, qu'ici non plus qu'ailleurs, on ne peut s'en sortir sans l'expression générale.* »

Il a surtout étudié le **calcul différentiel classique**, issu de Newton et Leibniz, centré sur une problématique mathématiquement peu rigoureuse de quantités infinitésimales.

L'**enjeu** était ouvertement pour lui de retrouver, dans ces mathématiques, la dialectique hégélienne, en particulier le potentiel créatif qu'elle a discerné dans la négation de la négation.

En gros l'idée est la suivante : pour une fonction $f(x)$ donnée, on « nie » une correspondance ponctuelle $x_0 \rightarrow f(x_0)$ en l'altérant par une petite différence $\Delta x = x - x_0$ dont les effets sur f – c'est-à-dire $\Delta f = f(x_0 + \Delta x) - f(x_0)$ – sont alors comparés par division $\Delta f / \Delta x$.

Ensuite on nie cette altération (la première négation) en faisant tendre Δx vers 0 : on a $\Delta x \rightarrow 0 \Rightarrow \Delta f \rightarrow 0$.

À ce niveau, la négation de la négation ramène au point de départ car $x \rightarrow x_0$ entraîne $f(x) \rightarrow f(x_0)$.

Mais il s'avère par contre que le rapport $\Delta f / \Delta x$, lui, tend vers une valeur limite qui est la dérivée de $f(x)$ en x_0 : $\Delta f / \Delta x \rightarrow f'(x_0)$. Ainsi la négation de la négation a affirmé la dérivée au point à la fois de départ et d'arrivée. Donc la négation de la négation est bien ici créatrice : elle met au jour une donnée (la dérivée – par exemple une vitesse) qui n'apparaissait pas comme telle dans la situation initiale de la fonction.

Le **problème** est que Marx explore ce travail différentiel avec des quantités infinitésimales dont le statut mathématique est très mal établi ce qui l'amène par exemple à écrire que $\Delta f / \Delta x \rightarrow 0/0$ et à faire ainsi de $0/0$ le symbole du pouvoir créateur de la négation de la négation alors même que ce symbole n'a pas de sens mathématique car il n'est pas mathématiquement défini.

Pourtant, cinquante ans plus tôt, **Cauchy** avait engagé la révolution moderne de l'analyse en abandonnant totalement la problématique classique des infinitésimaux et en la fondant sur la nouvelle notion de *limite*. Cette problématique résout les apories de l'analyse classique (telle l'écriture $0/0$ sans sens mathématique) en même temps qu'elle permet d'engager l'analyse dans la voie de l'analyse complexe et non plus seulement réelle (je vais y revenir), ce qui, pour nous, est d'un intérêt intellectuel considérable.

Mais Marx l'ignore (notons que le travail de Cauchy a très vite donné lieu à des publications et donc que ses résultats étaient pourtant accessibles à qui l'aurait souhaité).

Ne reprochons pas la chose à Marx qui assumait de ne s'intéresser aux mathématiques que de manière récréative, un peu comme d'autres peuvent le faire par exemple avec des mots croisés. Mais n'en faisons pas non plus, comme certains Gardes rouges ont pu le faire pendant la Révolution culturelle, une boussole pour s'orienter en communiste dans l'étude des mathématiques !

Lénine

Pour sa part, Lénine ne s'est jamais vraiment intéressé aux mathématiques.

Les seules références mathématiques qu'on trouve dans ses cahiers philosophiques¹⁴ sont toujours indirectes (via ce qu'en ont écrit Aristote, Hegel, Engels, et un philosophe contemporain Abel Rey).

Lénine ne fait pas référence aux *Manuscrits mathématiques de Marx* car ceux-ci étaient alors inconnus.

Ses références indirectes ne vont jamais au-delà de 1801 (arithmétique de Gauss).

Au total, Lénine s'est intéressé à la logique philosophique (la dialectique) à une époque où la logique mathématique n'existait pas encore vraiment (il faudra attendre l'entre-deux guerres) mais pas du tout aux mathématiques comme telles.

Mao

Mao pour sa part a toujours déclaré qu'il était entièrement étranger aux mathématiques, et ce depuis sa formation scolaire.

La seule référence (à ma connaissance) que Mao fait à la mathématique se trouve dans *De la contradiction*, et cette référence est en fait à Engels, au demeurant via Lénine, le tout pour relever la dialectique mathématique... du plus et du moins !

*

¹⁴ *Cahiers philosophiques 1895-1916* (tome 38 des O.C. ; Éditions sociales ; 14971)

Ainsi l'intellectualité communiste s'est entièrement privée des lumières intellectuelles de la mathématique moderne, du moins jusqu'à ce que notre camarade Alain Badiou ne vienne, à partir du milieu des années 60, attirer l'attention des marxistes sur la puissance émancipatrice de cette pensée – voir ses toutes premières interventions en ce sens dans les *Cahiers pour l'analyse* (au demeurant en s'intéressant à la résurrection des infinitésimaux ¹⁵ qu'opère à ce moment – début des années 60 – Abraham Robinson dans sa toute nouvelle *Analyse non-standard*).

La proposition est ici de prendre aujourd'hui tout cela au plus grand sérieux. Précisons-la.

Mathématique moderne et contemporaine ?

D'abord qu'entendre par « mathématique moderne et contemporaine ».

Périodisation

Distinguons d'abord :

- mathématiques **grecques** ;
- mathématiques **préclassiques** (IX^e-XVI^e) ;
- mathématiques **classiques** (XVII^e-XVIII^e) ;
- mathématiques **modernes** à partir des années 1820 (analyse : Cauchy ; algèbre : Abel ; géométrie : Gauss...) puis Galois, Riemann, Dedekind (arithmétique) ;
- mathématiques **contemporaines** après la seconde guerre (Weil-Schwartz-Grothendieck-Langlands), qui prolongent les mathématiques modernes en une sorte de seconde modernité.

Révolutions mathématiques classiques-modernes

Listons-les :

- en algèbre (Abel-Galois)
- en géométrie (Gauss-Riemann)
- en arithmétique (Dedekind)
- en analyse (Cauchy)
- dans leurs intrications : géométrie algébrique
- selon de nouvelles disciplines (la topologie...) et de nouvelles intrications (topologie algébrique)

Quel rapport à cette mathématique ?

Précisons rapidement le type de rapport que l'intellectualité communiste peut ambitionner avec ces mathématiques modernes et contemporaines.

Mathématiques comme pensée

Il s'agit d'abord de saisir la mathématique comme une pensée (différente de celle de la logique mathématique ¹⁶), et non pas comme un langage ou comme une technique calculatoire.

Cette pensée repose sur une dialectique intramathématique entre formalisation (de préférence algébrique) et interprétation (de préférence géométrique) en sorte de mettre en œuvre une dialectique plus générale (que la logique mathématique éclaire grandement ¹⁷) entre raison et calcul.

¹⁵ Voir son article *La subversion infinitésimale*

¹⁶ La logique moderne (Cantor, Zermelo-Fraenkel, Gödel, Cohen...) comporte classiquement 1) la théorie des ensembles, 2) la théorie des modèles, 3) la théorie de la démonstration, 4) la théorie de la récursivité.

¹⁷ Voir exemplairement le travail d'Alain Badiou, de *Le concept de modèle* (1968) à *Logiques des mondes* (2006) et au-delà...

Il ne s'agit pas, pour l'intellectualité communiste, d'appliquer à proprement parler ces mathématiques aux situations politiques (!) mais plutôt de les mobiliser comme lumière rasante apte à nous aider à imaginer quelques diagonales interprétatives.

Contenus de pensée

Donnons quinze exemples de notions, mobilisables dans l'intellectualité politique, et qui s'avèrent éclairables par telle ou telle théorie mathématique moderne ou contemporaine.

- 1 **Adjonction-extension** : comme forme moderne des révolutions (voir la théorie algébrique des groupes de Galois, la théorie arithmétique des coupures de Dedekind, ...)
- 2 **Révolutions R.E.D. (Reconstruction-Extension-Déplacement)** : soit trois manières de révolutionner un domaine qui peuvent être pratiquées conjointement (voir ces trois types de révolution dans l'analyse mathématique moderne)
- 3 **Régional** : notion intermédiaire entre le local et le global qui autorise de ne pas s'enfermer dans l'alternative « penser global, agir local » (voir la théorie de l'analyse complexe de Cauchy-Weierstrass)
- 4 **Ponctuel** : repenser en moderne ce que point et ponctuel veulent dire (voir par exemple la géométrie différentielle synthétique de Lawvere)
- 5 **Singularité** : distinguer singularité et particularité en couplant singularité et universalité (voir la théorie des singularités algébriques de Hironaka)
- 6 **Quaternion** : cela concerne les questions d'orientation (voir la théorie des quaternions de Hamilton)
- 7 **S'orienter – se situer – se diriger** : ce point concerne aussi les problèmes d'orientation (voir la théorie géométrique de la courbure de Gauss et les variétés de Riemann)
- 8 **Possible** : cette notion légitime l'affirmation « il n'y a pas que ce qu'il y a » (voir la théorie des grandeurs complexes à partir de Gauss)
- 9 **Inconscient et innommable** : il s'agit de concevoir, en moderne, que le constituant est inconscient et qu'on le mesure donc par ses conséquences (voir la théorie algébrique de Galois, la géométrie différentielle synthétique...)
- 10 **Mesure** : penser en moderne ce que mesurer veut dire implique d'intégrer une « distribution » des différentes mesures concevables plutôt que recourir à une seule mesure (voir la théorie des distributions de Laurent Schwartz)
- 11 **Émergence** : cette notion matérialise la distinction capitale entre autonomie et indépendance et une nouvelle intelligence de la dialectique infrastructure/superstructure (voir la théorie des catégories hiérarchisées d'Andrée Ehresmann)
- 12 **Obstruction** : cette notion, qui s'oppose à celle d'obstacle comme à celle de saturation, autorise de débloquer une situation qui semble saturée par extension, non par liquidation (voir la théorie de Galois)
- 13 **Intrication** : cette notion repense les phénomènes multidimensionnels (tels les quatre dimensions de l'orientation communiste) en faisant interagir leurs différentes dimensions plutôt qu'en les juxtaposant et les additionnant (voir l'algèbre tensorielle de Levi-Civita)
- 14 **Associations-communautés-groupes** : la mesure organisationnelle de la politique communiste rencontre ces trois formes d'organisation collective (voir la théorie des équations abéliennes)
- 15 **Trois négations** : les trois types de contradictions (entre ennemis, adversaires et amis) s'éclairent des trois types de négation (classique, intuitionniste, paraconsistante) que la logique mathématique formalise algébriquement (Boole, Heyting, Brouwer).

Exemple des grandeurs complexes

Donnons un rapide exemple de la lumière intellectuelle dont la mathématique moderne est capable en matière de pensée moderne des possibles.

Penser une situation, dans l'ère classique, c'était penser ce qui la constitue ouvertement, objectivement, factuellement, empiriquement, pragmatiquement comme « une » situation.

Dans la mathématique classique, ceci pouvait par exemple se formaliser sous forme de l'ensemble des nombres réels disposée sur une droite : la droite dite « réelle ».

La mathématique moderne va étendre cette situation par une formalisation des possibles qui adjoint aux nombres réels des grandeurs dites *imaginaires* en sorte de composer un monde étendu : celui des grandeurs dites *complexes*.

Par analogie avec le nouage lacanien *Réel-Symbolique-Imaginaire*, on dira que l'algèbre symbolise la grandeur complexe « $z=x+i.y$ » en nouant un effectif réel « x » à un possible imaginaire « $i.y$ ».

Formellement, la mathématique va ainsi passer d'un plan réel statique $\mathbb{R}^*\mathbb{R}=\mathbb{R}^2$ au plan complexe dynamique $\mathbb{C}$ en raison de l'intrication entre ses deux composantes : « réelle » et « imaginaire ».

D'où une toute nouvelle situation, entre autres pour les fonctions, qui va révolutionner leur calcul différentiel et intégral.

Indiquons un résultat précieux de cette rationalité étendue : si vous prenez en compte les possibilités d'une situation et non plus seulement ses effectivités, alors une action restreinte sera ipso facto dotée d'une portée globale.

Appelons pour cela « action restreinte » une action qui relie, par un même fil conducteur, une localisation à une autre, aussi proche soit-elle. En ce sens, une action restreinte est une action qui instaure un nouvel espace intermédiaire entre l'espace global de la situation et l'espace local de départ : un espace qu'on appellera donc *régional*.

Alors, si ce fil conducteur a bien pris en compte les possibilités de la situation et pas seulement ses effectivités en soutenant un trajet régional, il s'avère qu'il est globalement prolongeable dans la situation concernée c'est-à-dire qu'il est apte à atteindre également d'autres points, aussi lointains soient-ils dans la même situation, selon ce même fil rouge, ce même leitmotiv.

Autrement dit, l'analyse complexe vient ici valider la directive mallarméenne inscrivant l'action restreinte comme pièce maîtresse de la pensée et de l'action modernes.

On comprend qu'il serait intellectuellement suicidaire que la pensée communiste contemporaine se prive des trésors d'émancipation que la pensée mathématique moderne et contemporaine dispense à profusion : comme aurait dit Mao, il suffit de descendre de son cheval et d'examiner ce sol fertile pour profiter de ses encouragements à penser large et vaste. Les mathématiques constituent aujourd'hui une des raisons capitales pour ne pas désespérer politiquement de l'humanité. Encore faut-il se mettre à les travailler, ce qui est réellement à la portée de tous et de chacun (conformément à l'axiome d'égalité des intelligences de Jacottot-Rancière ¹⁸).

Au total

Il ressort de ce petit parcours que nos trois ressources intellectuelles nous sont indispensables pour repenser, dans la nouvelle modernité du XXI^e siècle, l'ancien couple du matérialisme dialectique et du matérialisme historique :

- 1) repenser **le matérialisme** à l'ombre des philosophies françaises de l'après-guerre en sorte d'y adjoindre un matérialisme du subjectif ;
- 2) repenser **la dialectique** à la lumière des mathématiques modernes pour l'éclairer des dialectiques mathématiques de l'émergence et de l'intrication, de la formalisation algébrique et de l'interprétation géométrique, de l'effectif et du possible, de l'obstacle et de l'obstruction, de la résolution consciente et du groupe inconscient, etc. ;

¹⁸ Le maître ignorant (1987)

- 3) repenser le caractère **historique** de ce matérialisme selon l'histoire de l'orientation communiste plutôt que celle de l'État.

Ce faisant, nos trois ressources peuvent encourager une confiance matérialiste et intellectuellement éclairée en de nouvelles existences communistes au sein de notre dramatique ¹⁹ XXI^e siècle.

• • •

¹⁹ *Dramatique* plutôt que *tragique* s'il est vrai que le dramatique « arrive » événementiellement (il est donc de nature séquentielle et par là dépassable) quand le tragique « est toujours là » (il est donc de nature structurale et par là indépassable). Or les catastrophes du XXI^e siècle tiennent avant tout à l'échec politique de la Révolution communiste il y a cinquante ans (et à l'implosion corrélative des États socialistes), non à quelque structure essentiellement indépassable.